



HAL
open science

Boire l'horizon : l'essai méditerranéen selon Jacques Lacarrière

Anne Teulade

► **To cite this version:**

Anne Teulade. Boire l'horizon : l'essai méditerranéen selon Jacques Lacarrière. Caliban: French journal of English studies, Presses universitaires du Mirail, 2018, pp.155–167. 10.4000/caliban.4740 . hal-03278500

HAL Id: hal-03278500

<https://hal-nantes-universite.archives-ouvertes.fr/hal-03278500>

Submitted on 4 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Caliban

French Journal of English Studies

58 | 2017

Le pays méditerranéen en profondeur

Boire l'horizon : l'essai méditerranéen selon Jacques Lacarrière

Anne Teulade



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/caliban/4740>

DOI : 10.4000/caliban.4740

ISSN : 2431-1766

Éditeur

Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 155-167

ISBN : 978-2-8107-0561-0

ISSN : 2425-6250

Ce document vous est offert par Nantes Université



Référence électronique

Anne Teulade, « Boire l'horizon : l'essai méditerranéen selon Jacques Lacarrière », *Caliban* [En ligne], 58 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 03 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/caliban/4740> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/caliban.4740>



Caliban – French Journal of English Studies est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Boire l'horizon : l'essai méditerranéen selon Jacques Lacarrière

Anne TEULADE*

ABSTRACT

*Jacques Lacarrière was Lawrence Durrell's friend and they shared a passion for Mediterranean countries, especially Greece and Egypt. Lacarrière apprehended spaces by walking, and his texts—his essay, *L'Été Grec*, as well as his translations from Hérodote and Pausanias—are shaped by this bodily relationship to Mediterranean lands. This essay will explore Lacarrière's immanent style as a mode of description of Mediterranean lands that can be compared to Durrell's, Albert Camus' and Herbert Zbigniew's own empiric writing, but remains singular, since it is based on sensual and sensitive experiences.*

Mots-clés : Lawrence Durrell, essai, Grèce, Jacques Lacarrière, Méditerranée.

Amenée à réfléchir sur l'essai méditerranéen à la faveur d'un programme d'agrégation regroupant Albert Camus, Zbigniew Herbert et Lawrence Durrell, j'ai constaté des échos entre leurs œuvres et *L'Été grec*. Ce texte de Jacques Lacarrière me semblait résonner puissamment avec plusieurs aspects de *L'Été*, *Noces*, *Le Labyrinthe au bord de la mer* et *L'Ombre infinie de César*. L'arrivée en Crète et la découverte de Cnossos par le poète polonais (Herbert 13sq) me rappelait des pages de *L'Été grec* relatant une découverte comparable de l'île (EG 624-625). Le "baptême" de Durrell comme Méditerranéen¹ lorsqu'il s'éveille au milieu des moutons sur l'Acropole (Durrell 43) m'évoquait un endormissement de Lacarrière tout aussi arcadien, dans une prairie du Mont Athos (EG 540). Le goût de Camus pour la valeur heuristique des mythes grecs dans *L'Été*, mythes qui "offrent

* Université de Nantes.

¹ Durrell 2011, 16 : "My own baptism as a fully fledged Mediterranean."

leur sève intacte" et "attendent que nous les incarnions" (Camus 123), contre l'impermanence et le chaos de l'histoire, faisait écho à la passion de Lacarrière pour les mythes qui, à l'opposé des représentations stéréotypées fournies par l'histoire et la littérature scolaires, apportent "la plus subversive des nourritures spirituelles" (EG 531).²

J'ai donc souhaité ouvrir la réflexion sur l'essai méditerranéen en évoquant Lacarrière. En effet, si l'échantillon produit par un programme d'agrégation offre un éventail fécond pour réfléchir sur les rapports entre l'expérience méditerranéenne et l'écriture essayistique, il offre une vision restreinte de ce lien électif—restriction évidemment nécessaire pour un programme de concours. Ce constat invite à s'interroger sur la possibilité de mettre à l'épreuve les quelques invariants dégagés, et à découvrir d'autres modulations de cette écriture personnelle de la confrontation à un espace culturel, naturel et, c'est essentiel dans le cas de Lacarrière, humain.

Jacques Lacarrière entretient un lien privilégié avec la Méditerranée. S'il est l'auteur de livres sur le paysage français, la plupart de ses ouvrages concernent l'espace méditerranéen et notamment la Grèce, ses habitants, sa littérature, ses mythes. Il partageait cette passion, ainsi que son goût pour Alexandrie et les dissidences religieuses, avec Lawrence Durrell, dont il fut l'ami,³ mais Lacarrière est plus monomaniacque que Durrell.⁴ Il retourne régulièrement en Grèce, se passionne pour le mont Athos sur lequel il publie plusieurs ouvrages, traduit les poètes contemporains,⁵ les historiens antiques Hérodote et Pausanias ainsi que le fabuliste Ésope, écrit sur Sophocle et sur Alexandre le Grand. Le texte qui m'intéressera ici est *L'Été grec*, mais je ne me priverai pas de recourir aux tressages de traductions et de commentaires

² Sur son rapport au mythe, voir Mizón 2004, 22 : "Pour Jacques Lacarrière, le mythe est une autre manière de raconter l'aventure humaine, de la saisir et de la vivre, de l'interpréter dans sa vérité, dans cette étrangeté que nous pressentons si proche. Une manière d'écouter le monde, et d'abord d'intégrer l'intemporalité du quotidien ordinaire. Expérience mythique et contemplative qui fait partie de la manière humaine de vivre dans le monde et parachève l'expérience historique."

³ Voir Lacarrière 2001, 229-230. Voir également Alexandre-Garner et Sérís 2008. Avant de connaître Durrell, Lacarrière cite le *Quatuor d'Alexandrie* dans son ouvrage sur les gnostiques d'Égypte paru en 1964 (Durrell préfacera la réédition de 1973) : les deux écrivains se sont rencontrés régulièrement à Sommières, à partir de 1969, et il sera encore question du *Quatuor* dans *L'Été grec*, 815.

⁴ La Grèce correspond à un moment circonscrit de la vie de Durrell, même si l'expérience grecque est à maints égards fondatrice pour lui : voir Corinne Alexandre-Garner 2012, 89.

⁵ Vassilis Vassilikos, Costas Taktis, Georges Séféris, Odysseus Elytis, Yannis Ritsos, Andreas Frangias, Pandelis Prévélakis.

que constituent *En cheminant avec Hérodote* et *Promenades dans la Grèce antique*. La parole de l'essayiste affleure dans ces deux textes à la forme totalement nouvelle, bricolages de l'esprit,⁶ qui reflètent et amplifient certains traits de *L'Été grec*.

Subjectivité et immanence des évocations méditerranéennes de *L'Été grec*

Ce qui prédomine dans l'approche de Lacarrière est sans nul doute la primeur accordée aux sens et à la subjectivité. L'écrivain affirme régulièrement n'être pas un spécialiste, un érudit, un savant ou un universitaire, et nourrir un rapport très personnel à la culture. Dans une lettre à Luis Mizón, il écrit :

Être cultivé aujourd'hui, ce n'est pas lire Tacite ou Homère dans le texte (ça, c'est de l'érudition), *ce n'est pas non plus connaître par cœur les composantes chimiques du sol de Mars ou de Saturne*, c'est simplement admettre jusqu'en sa propre création la culture des autres, c'est même au besoin se mêler à elle et la mêler en soi. Être cultivé aujourd'hui, c'est porter en soi à sa mort, des mondes plus nombreux que ceux de sa naissance. C'est s'enrichir et s'agrandir en se tissant, se métissant de la culture des autres. (Mizón 2008, p. 34)

Non seulement Lacarrière refuse de se positionner en spécialiste, mais il veut aussi être davantage qu'un simple regard personnel : son témoignage sur la culture rencontrée passe par un engagement physique, une assimilation corporelle de l'altérité, ainsi qu'une implication affective. D'ailleurs, il affirme dans un entretien livré en 1997 : "*L'Été grec* n'est pas une thèse mais le témoignage d'une passion, c'est une lettre écrite à toutes les Grèce que j'ai rencontrées et aimées" (Lacarrière 2013, p. 526). Ces propos synthétisent le bilan que l'écrivain formule déjà dans son ouvrage lorsqu'il récusé toute approche systématique et informée sur la Grèce :

Il y a sur la Grèce moderne des ouvrages importants, essentiels, rédigés par des spécialistes : démographes, géographes, économistes, ethnologues auxquels je ne saurais me substituer sans rire. C'est à présent—à ce stade de sa rédaction—que je perçois ce que peut être *L'Été grec* et surtout ce qu'il ne peut pas être : il est le livre d'une amitié, d'une liaison au sens amoureux du terme, avec un pays, un peuple, une histoire partagée et des drames partagés eux aussi. Donc il est injuste, il est partial, il est partiel. (EG 746)

⁶ Luis Mizón 2004.

De fait, cette approche incarnée de la culture grecque innerve le texte, lorsqu'il évoque par exemple sa rêverie de lycéen sur les mythes et la sensualité des dieux qui motive, bien plus que les savoirs scolaires, son désir de rencontrer la Grèce (EG 530-531). D'emblée associée à une érotique, la Grèce est avant tout une matière, une terre, des sensations. Il l'aborde sans lecture préalable, pour une appréhension directe :

Je ne savais pas grand-chose de l'histoire de Cnossos, ni de celle de la Crète et ne m'en souciais guère. Je préférais tout découvrir ainsi, jour après jour [...] pas d'histoire à remémorer ni d'archéologie à retrouver, rien que ce contact immédiat avec un site qui me *parlait* chaque jour par ce qu'il avait de moins profond et pourtant de plus révélateur. (EG 625, je souligne)

Cette valeur aiguë accordée à l'expérience rappelle évidemment un trait caractéristique de l'écriture essayistique, puisque l'étymon d'essai, *exagium*, renvoie à la pesée, un processus d'expérimentation, et qu'en retour *experiri* signifie "faire l'essai" : essai et expérimentation empirique entretiennent un lien étroit, loin des préjugés, des idées abstraites et de l'esprit de système.⁷ De fait, on trouve déjà cette importance de l'appréhension sensible chez Herbert, pour qui la connaissance haptique s'avère essentielle, ce qui rappelle d'ailleurs un passage de *L'Été grec* : "à Mycènes il faut toucher, palper les pierres, ces pierres gigantesques" (EG 671). Mais si le paysage grec "parle" également à Herbert, entre le poète polonais et l'espace s'intercale une somme de savoirs. Le paysage lui "parle avec la voix pathétique du mythe et de la tragédie" (Herbert 91) : entre le sujet écrivant et le lieu, la culture et le passé font écran à la simple description qui se voit, par conséquent, débordée de l'intérieur par les développements érudits, nécessaires dans la mesure où, selon Herbert, l'objet décrit concentre diverses strates de savoirs et de textes ; c'est le cas par exemple du sanctuaire de Brauron (Herbert 94).⁸ Or, et c'est là un point de divergence essentiel, Lacarrière ne cherche que rarement à articuler ses impressions sensibles avec des savoirs scientifiquement

⁷ Sylvie Ballestra Puech approfondit cette idée à propos des œuvres de Camus, Herbert et Durrell. Voir Ballestra-Puech 2015, 223sq.

⁸ Il est intéressant de comparer l'évocation que Lacarrière donne de ce même sanctuaire dans ses *Promenades dans la Grèce antique*, lorsqu'il commente Pausanias : comme Herbert il renvoie à une anecdote d'Hérodote, mais sans le citer. Il s'attache aux pratiques archaïques religieuses dans ce qu'elles ont de poétique, plutôt que dans leurs aspects savants. L'écrivain français ne recourt pas, comme Herbert, aux acquis de l'archéologie récente pour comprendre les rites, et il ne décrit pas le lieu avec la technicité architecturale que l'on connaît au poète polonais (Lacarrière 2013, 319-320).

documentés. Lorsqu'il les convoque, c'est pour livrer des éléments de connaissance nécessaires au lecteur, sur le démotique, sur l'art byzantin, sur la révolution grecque au XIXe siècle. Il fournit les informations nécessaires à une contextualisation, mais ne cherche ni à mettre en concurrence ou en résonance les écrits érudits et ses sensations (comme Herbert), ni à proposer une interprétation globale de l'évolution des civilisations (comme Herbert et Durrell).

La sensation est pour lui le vecteur essentiel d'une connaissance procédant d'un vécu et devant être, au sens propre, incorporée : "ce qu'on nomme connaissance est plus une mutation interne des cellules, un apprentissage corporel, viscéral des émois et des chants du corps que l'ingurgitation de substances prédigérées par le cerveau vorateur des savants ou des cuistres" (EG 659). Elle concerne tant l'espace grec que les hommes qui l'habitent. Lacarrière évoque évidemment les sensations éprouvées au contact de la nature : "C'est en ces heures-là—où naissent en soi comme des sens inconnus, des sensations aiguës, des perceptions qui vous portent à la fois au-delà et en deçà des magies quotidiennes—que j'ai vraiment connu la Grèce" (EG 700). L'imprégnation sensorielle s'effectue au hasard de la marche et des rencontres avec les hommes et les femmes, qui constituent un autre aspect privilégié de son évocation de la Grèce : les ermites du mont Athos, qu'il nomme les uns après les autres pour livrer les entretiens dialogués qu'il a avec eux, mais aussi des inconnus aux vies plus anecdotiques, qui lui procurent un savoir sur les mœurs et sur la vie grecque inaccessible par d'autres moyens.

Comment comprendre cette confiance exclusive accordée aux expériences personnelles ? Il ne s'agit pas pour Lacarrière de tomber dans l'anti-intellectualisme facile, de récuser l'importance de la lecture et de l'étude : on le sait et on le devine savant, ne serait-ce que par les citations qu'il livre de telle étude sur l'art byzantin, de telle autre sur les Crétois dans *l'Été grec*, ou par ses commentaires de Sophocle. D'ailleurs, ses traductions d'Hérodote et de Pausanias disent bien son goût pour la culture au sens plus traditionnel du terme. Il est un lettré, un homme vivant avec ses livres, comme Montaigne, et *L'Été grec* abonde en citations, comme *Les Essais*. On note que ce qu'il y cherche est très personnel, et toujours centré sur l'homme : de l'entreprise "encyclopédique" d'Hérodote (Lacarrière 2013, 6) il retient qu'elle fournit "le premier regard du premier ethnologue" (EG 771)) et souligne, dans ses commentaires, la trace des émotions de l'écrivain. Il indique que "sa description laisse transparaître l'émerveillement éprouvé à la vue de Babylone" (Lacarrière 2013, 70) et, à propos de l'Égypte : "Hérodote éprouve donc un choc au contact de ce pays [...]. Tout ici lui est sujet d'étonnement, d'admiration, de réflexion. Jamais sa curiosité naturelle ne fut

mise à plus merveilleuse épreuve" (Lacarrière 2013, 83). Il souligne aussi que les enquêtes de l'historien sont impartiales à l'égard des peuples dits ennemis : sa vision des Perses, par exemple, n'est filtrée par aucun préjugé guerrier alors qu'il écrit au lendemain des guerres médiques. Les témoignages de première main lui permettent de rendre justice à la civilisation perse, anticipant les découvertes archéologiques du XXe siècle (Lacarrière 2013, 53-57). Ainsi, c'est une connaissance à hauteur d'homme qu'il dégage des textes antiques : il évoque un auteur pétri d'émotions et de sensations qui va à la rencontre d'une culture incarnée en un terrain et ses hommes. L'écrivain français souligne du reste la contingence des faits relatés, qui demeurent particuliers, liés à des lieux rencontrés au hasard des déambulations de l'auteur : "Il faut d'ailleurs se dire qu'Hérodote parcourut l'Égypte de façon plutôt buissonnière, glanant çà et là des renseignements de tous ordres et rencontrant, *chemin faisant*, des cultes, fêtes et rites locaux dont on n'a pas toujours retrouvé trace" (Lacarrière 2013, 109, je souligne). L'écho au titre d'un ouvrage de Lacarrière exhibe ici la filiation évidente, le miroir qu'Hérodote tend à Lacarrière, qui livre lui aussi ses découvertes au hasard de la marche et sans systématisme ; d'ailleurs, Lacarrière définit sa propre vie comme "buissonnière".⁹

Lacarrière se défend d'adopter une démarche d'ethnologue dans *L'Été grec*, alors même que sa description des modes de vie et des modes d'être, de pensée et de croyance des Grecs constitue le cœur de son ouvrage ; ce refus tient sans doute précisément au caractère erratique de sa démarche :

Rien d'ethnologique donc dans ma façon de voir et de vivre. Je dirais même (et je m'en rends compte justement en écrivant ce livre) que je n'ai jamais observé la Grèce et les Grecs d'une façon systématique ou approfondie. (*EG* 746)

De fait, *L'Été grec* livre des anecdotes signifiantes et des révélations qui doivent tout au hasard et n'auraient pu émerger d'une approche obéissant à un protocole préalable. Ainsi les assauts libidineux d'un vieux moine l'invitent-ils à récolter des éléments de compréhension concrète sur l'homosexualité latente qui règne sur le mont Athos (*EG* 570-573). Au-delà de ce point anecdotique, son séjour en ce lieu lui procure une connaissance de la Grèce quelque peu déviante au regard des savoirs canoniques : "chaque jour la vie du mont Athos me révélait des images et des comportements inattendus. J'y découvrais une Grèce ignorée, reléguée dans les manuels d'histoire de l'Occident à la fin des chapitres ou dans les notes en bas de

⁹ Dans l'entretien avec Kadhim Jihad (Lacarrière 2013, 525).

page : la Grèce byzantine" (EG 577). En allant à la rencontre des hommes singuliers, il entend rechercher le "*familier différent*" (EG 746) qui n'est ni l'exotisme ni le pittoresque, mais l'incarnation d'une culture dans les petits faits du quotidien, qui ne reflètent pas nécessairement les savoirs déjà forgés sur les lieux et les modes de vie. Il souhaite appréhender une culture à hauteur d'individu, dans une démarche finalement proche de la micro-histoire—sans théorisation ni systématisme. Ainsi, aux historiens officiels il préfère les figures villageoises locales qui éprouvent le besoin d'écrire l'histoire de leur pays. Il transcrit ainsi des extraits d'un ouvrage sur Sérifos, trouvé dans un café et édité à compte d'auteur par un instituteur : l'ouvrage constitue un "'anti-Plutarque', les vies non parallèles des hommes non illustres" (EG 767).

Dans tous ces aspects, on retrouve évidemment des caractéristiques connues de l'essai. On relève son asystématisme, si la "désorganisation systématique" est sa seule règle, comme l'affirme Barthes (Barthes 122). On note un autre trait de l'essai, la distance à l'égard des discours officiels et des partages disciplinaires, si l'on suit Irène Langlet qui affirme que "l'essai s'est toujours posé en rupture par rapport à un discours 'officiel'" (Langlet 28). La subjectivation de la réflexion constitue le dernier point qui affine *L'Été grec* au genre de l'essai, genre où, selon Marielle Macé, "le sujet s'offre comme un terrain d'expérience" (Macé 44). Mais ces aspects de l'essai, Lacarrière les met en jeu en opérant quelques glissements : l'expérimentation se transmue en incarnation et en incorporation, en mutation des cellules. La métaphore péripatéticienne utilisée pour définir l'essai,¹⁰ qui trouve son origine dans les sauts et gambades montaigniens, devient chez lui action littéraire et structurante de la connaissance ; enfin, les savoirs factuels et officiels reculent devant les impressions et la description des marges, ermites du mont Athos et îles—il dit peu connaître les villes grecques.

Complexité de l'immanence : profondeurs historique, temporelle, et mystique

En somme, Lacarrière met en œuvre une écriture de l'immanence totale. Sylvie Puech a souligné que la parole de Protagoras, "l'homme est la mesure des choses", énoncée par Paul Valéry dans sa conférence de 1933 intitulée "Inspirations méditerranéennes", est associée au refus de sortir du monde sensible et mobilise la ligne de partage entre pensée sophistique et pensée platonicienne (Ballestra-Puech 2016). L'affinité entre écriture

¹⁰ Voir Forsdick, 2005.

immanente de la Méditerranée et composition essayistique est évidente, si l'on considère avec Adorno que cette dernière ne vise pas à l'essentialisation des relevés sensibles : "l'essai ne veut pas rechercher l'éternel dans l'éphémère ni en distiller l'essence, mais plutôt éterniser l'éphémère" (Adorno 14). Lacarrière reconduit cette pensée, et l'on croit lire Valéry ou Protagoras en filigrane lorsqu'il fait l'éloge de la mesure humaine des îles :

La première raison expliquant ce sentiment de bonheur physique, de présence organique des choses, c'est d'abord la taille, les dimensions relatives des maisons et des rues, le rapport sensible de chaque ensemble avec l'espace environnant. Tout y est—dans ce qu'on éprouve consciemment, et dans ce qu'on ressent inconsciemment—à une échelle humaine. Par humaine, j'entends un rapport précis entre la taille de l'homme et la taille des choses, y compris celle du paysage. (EG 754-755)

Mais, on l'a vu, Lacarrière radicalise ce choix de l'immanence en ancrant totalement la subjectivité dans le corps et le vécu. Il congédie les savoirs antérieurs et extérieurs, alors que Herbert et Durrell articulent immanence et bilan encyclopédique des savoirs. Même les textes de Camus, dans lesquels la fusion dans l'espace est aussi charnelle que dans *L'Été grec*, articulent les expériences sensibles à une réflexion historique sur le devenir des civilisations, comme d'ailleurs Herbert et Durrell, notamment dans *L'Été* qui fait écho à des textes comme *Le Mythe de Sisyphe* et *L'Homme révolté*. Est-ce à dire que Lacarrière s'en tient à une récolte de sensations, à une captation de choses vues et entendues ? Faut-il comprendre que son texte s'en tient à la surface des choses, et livre une juxtaposition d'impressions superficielles, faisant rimer immanence et simplicité ? Il n'en est rien : *L'Été grec* n'est pas un simple journal de bord ou de voyage, il est doté d'une profondeur historique, temporelle et mystique.

Le texte de Lacarrière n'inscrit pas les impressions perçues dans une perspective historique globale, qui serait rappelée à grands renforts d'érudition. L'auteur considère que la profondeur historique de la Grèce lui est intrinsèque : il note en particulier le fait que ce pays possède la même langue depuis trois mille ans, ce qui inscrit le présent dans une totale continuité avec le passé, comme le souligne l'oxymore du sous-titre de l'œuvre, *Une Grèce quotidienne de 4000 ans*. Lacarrière l'indique également dans l'entretien déjà cité (Lacarrière 2013, 526). Cette continuité linguistique est le gage d'une "continuité concomitante de la culture dont elle est l'expression. Il n'y a qu'une seule Grèce puisqu'il n'y a qu'une seule langue, une Grèce identique en tous ses changements successifs" (EG 715). À la suite de ces propos, il livre une anecdote tirée de ses voyages, qui illustre

cette permanence : les images chargées de références antiques qui traversent des paroles d'enfants rencontrés, telle "lutter contre Charon", témoignent de cette continuité (EG 715). Ainsi, les éléments récoltés par le voyageur des années 1960 recèlent une valeur autre que purement circonstancielle : ils témoignent d'une civilisation conçue comme entité globale et trans-séculaire, et dans laquelle les aléas de l'histoire apparaissent comme des épiphénomènes. À l'inverse de Durrell et Herbert qui accordent une importance décisive aux guerres et au déclin des civilisations, Lacarrière s'attache à l'infra-historique, à ce qui gît dans une culture indépendamment des événements : un rapport au monde, à la vie et à la mort qui prend son origine dans la langue. On comprend qu'il y a un au-delà des anecdotes et de l'expérience immanente : le cas et l'éphémère recèlent une valeur générale, qui n'est pas un sens transcendant, mais renvoie à une capacité de l'éphémère à fixer une permanence, une conception du monde ancrée dans un arc temporel vaste, continu, qui embrasse toute une culture.

Par ailleurs, l'écriture de Lacarrière dépasse le simple relevé d'impressions parce qu'elle se dote de profondeur en pratiquant la composition mosaïque. Il alterne ses témoignages et avec ceux d'autres auteurs, d'autres voyageurs, dont il cite les journaux,¹¹ d'autres témoins,¹² tel l'instituteur de Sérifos écrivant sur son village (EG 767-70), mais également des voix de poètes livrant des fulgurances évocatrices.¹³ Toutes ces voix sont citées sans ordre chronologique, leur portée paraissant indépendante de leur situation historique puisque la culture grecque est perçue dans toute sa variété, mais comme une entité à saisir dans son ensemble : il faut saisir le fil qui relie Eschyle à Séfêris, ne pas découper la culture en tranches, dégager ce que Lacarrière appelle "l'alliance invisible, ce pacte continué entre le plus lointain passé et le verbe contemporain de la Grèce" (EG 815), dont il déplore que le cloisonnement des savoirs empêche de la faire surgir. Cette hybridation de voix et d'époques dit bien que Lacarrière ne cherche pas à essentialiser ou unifier la culture grecque, mais au contraire à témoigner de son métissage permanent, loin de toute projection figée d'un idéal classique. La composition mosaïque concerne également sa propre voix qui met en perspective son regard rétrospectif et ses impressions premières d'une part, ses différents voyages et l'évolution de ses expériences d'autre part. Dans l'entretien déjà cité, il souligne que la distance permet un travail créatif, de sorte que son ouvrage n'est pas seulement un journal de bord :

¹¹ EG 783 : le marin hollandais Dapper (1703) ; 796 : le capitaine de Frégate Villeneuve (XIXe siècle).

¹² EG 784 l'armateur Nikodimos (1862).

¹³ EG 781 : Kazantzakis ; 782 : Vassilikos ; 753 : Elytis.

C'est en cela et par cela qu'un livre peut être autre chose qu'un simple journal de bord, quand il relate des faits anciens. Les mots nécessaires pour décrire un certain coucher de soleil sur un monastère du mont Athos, je les ai trouvés—créés ou recréés en fait—dix ou quinze ans plus tard et non lors de l'instant décrit. C'est en cela aussi, comme j'en ai fait le constat avec *L'Été grec*, qu'un ouvrage en partie autobiographique demeure un livre de création. Je ne crois pas, dans ce cas, qu'on ravive ses souvenirs mais qu'on les réinvente. (Lacarrière 2013, 525-526)

Cette composition artistique ne gomme cependant pas les différentes strates de l'expérience : il arrive à Lacarrière de citer ses journaux de voyage pour réactiver ses sensations anciennes, par exemple à propos de la lecture d'une carte du mont Athos et des sensations qu'elle lui a procurées (*EG* 546). Parfois, un extrait de journal de l'époque est donné sans commentaire, intercalé au milieu de la reconstitution rétrospective du voyage, comme pour livrer les sensations brutes et authentiques qui ont accompagné la découverte, pour livrer une saisie plus poétique et énigmatique des lieux, ou pour donner un état ancien de son analyse sur le pouvoir de cet espace. Dans d'autres cas, il ne cite pas les écrits passés, mais fait le bilan de l'évolution de son regard au fil de ses différents voyages en un même lieu : il évoque son enthousiasme romantique à son premier voyage à Athos, en 1950, qui réduit le lieu à son seul pittoresque, vision corrigée par son second voyage, en 1952, prolongé par son voyage suivant, en 1953, où il approfondit sa pénétration des domaines entrevus, sans pour autant que les impressions premières s'en trouvent effacées (*EG* 566-567). Il indique d'ailleurs à propos d'Athos qu'il a mis du temps à être sensible à l'art byzantin : "jusqu'ici je n'ai guère parlé des multiples impressions éprouvées à Athos, pendant des mois, devant l'art byzantin. C'est qu'en fait je n'ai véritablement ressenti le sens et la vie de cet art qu'au cours de mon dernier séjour" (*EG* 594). Son écriture à distance est donc aussi attentive à la manière, progressive, dont les impressions se forment et se superposent, pour livrer une vision feuilletée du réel. Le décollement de l'écriture par rapport à la chronologie, une écriture qui ne se veut ni continue ni linéaire et qui se fragmente de manière à restituer les étapes de l'avènement d'une impression ou d'une idée, atteste de son émancipation par rapport au chronologique et même au biographique. Il ne s'agit pas de livrer le mouvement d'une vie, mais celui d'une pensée.

Il faut souligner l'importance des évocations poétiques dans le recueil : lyrisme d'une illumination sensorielle, d'une célébration de la beauté, évocations paratactiques qui égrènent des impressions puissantes, présentées comme nues. Lacarrière livre parfois de véritables poèmes, qui s'insèrent

dans la prose pour en reformuler, de manière jaillissante, une vision condensée et parfois plus efficace (EG 753), en écho à sa pratique de poète par exemple dans *À l'orée du pays fertile* où il souligne, en exergue, "le miracle de son mystère" (Lacarrière 2011, p. 7) pour faire l'apologie du "mot incandescent" (Lacarrière 2011, p. 10). Plus fréquemment dans *L'Été grec*, il cite des poèmes de Séféris, d'Elytis ; il délègue ainsi la parole à ceux qui formulent exactement ses intuitions : "j'ai souvent pensé à ces vers de Séféris car ils expriment exactement ce qu'est ce miracle grec" (EG 768), ou bien "et de nouveau dans ma tête un vers d'Elytis" (EG 759). Ce recours au jaillissement poétique suggère qu'une part de ce qu'il y a à dire sur la Grèce ne peut s'exprimer dans le récit et l'analyse : la terre grecque, intrinsèquement profonde et chargée de sens, est donnée comme espace à déchiffrer, et le poème est susceptible à la fois de véhiculer et de maintenir ce mystère. Face à un paysage d'Argolide, il emprunte les vers du poète Sikélianos, qui a contribué à traduire le message de la terre grecque : "de cette terre d'Argolide où présentement je me trouve pensant à tous ceux qui depuis trois mille ans, d'Empédocle à Séféris et d'Hésiode à Sikélianos, ont déchiffré, aimé et restitué les mots énigmatiques, le message talismanique de cette terre" (EG 701). En ce sens, l'horizon de l'essai est bien cette révélation mystique du sens caché, d'une terre ou des lieux mystérieux—la nature grecque, les îles, le mont Athos. Lacarrière lance toutes sortes de paroles, de manière à encercler son objet au plus près et à faire surgir ses secrets. Précisons que la parole de l'écrivain emprunte d'autres voix, mais qu'il les assimile complètement : ce sont des poètes qu'il a traduits en français dont il s'est littéralement imprégné, qu'il a fait siens. Leur voix vit en lui, et par elle il s'est complètement plongé dans l'identité grecque (EG 834). On retrouve là l'incorporation, l'absorption concrète de la culture de l'autre par l'appropriation des mots et de la langue, qui résonnent dans l'esprit de l'écrivain, et sont comme indissociables de sa propre pensée. Il boit l'horizon¹⁴, mais aussi les mots qui le décrivent, et élabore ce faisant une figure auctoriale pleinement métissée, abolissant les frontières entre les corps et les époques.

Il radicalise encore un procédé essayistique fréquent, la citation, pour en faire un principe de mutation de l'écrivain, qui se projette dans de multiples autres identités auctoriales, notamment par le biais de la traduction. Qu'il s'agisse d'Hérodote, décrit comme son double, lorsque Lacarrière souligne qu'il analyse les mœurs "chemin faisant", de façon "buissonnière" (Lacarrière 2013, 109) ou des poètes contemporains, miroirs de ses tentatives poétiques de transcription des lieux, l'écrivain ouvre son

¹⁴ Lacarrière 2011 : "Je suis le buveur d'horizon."

écriture à celles qui entrent en résonance avec son rapport immanent au monde grec. Au sein de l'alliance invisible constituée par la chaîne des écrivains grecs, il se compose une figure auctoriale en forme de carrefour, qui accueille et mêle les voix, pour approcher au plus juste son objet. Son écriture, toute subjective qu'elle soit, n'est donc pas simplement autobiographique : elle élabore un lieu littéraire à l'image de la culture grecque qu'elle souhaite transmettre, un lieu métissé, polyphonique, et néanmoins travaillé par une permanence, parce qu'elle est ancrée dans le terreau sensible d'un espace séculaire, et parce qu'elle incorpore des voix liées par un fil secret.

L'ancrage dans le sensible et le vécu ne constitue donc en rien une réduction à la surface des choses : *L'Été grec* conjugue cette immanence avec une profondeur archaïque et mystique, pour livrer une écriture rien moins que factuelle et autobiographique, où tant l'espace grec que la figure de l'auteur se trouvent réinventés.

BIBLIOGRAPHIE

- ADORNO, Theodor W., "L'essai comme forme" (1958), *Notes sur la littérature*. Trad. Sybille Mullerp. Paris : Flammarion, 1984, 5-29.
- ALEXANDRE-GARNER, Corinne, Christiane Sérís éd., *Hommage à Jacques Lacarrière. Durrell et Lacarrière, rencontre au bord du Styx*. Nanterre : Presses Universitaires de Paris 10, 2008.
- , *Lawrence Durrell. Dans l'ombre du soleil grec*. Paris : La Quinzaine Littéraire/Louis Vuitton, 2012.
- BALLESTRA-PUECH, Sylvie éd., *Inspirations méditerranéennes*. Neuilly : Atlande, 2015.
- , "'L'homme est la mesure des choses' : 'inspirations méditerranéennes' de l'essai ?", Site du Centre Interdisciplinaire d'étude des littératures d'Aix-Marseille, 2016 <<http://cielam.univ-amu.fr/node/1831>>
- BARTHES, Roland, *Roland Barthes par Roland Barthes*. Paris : Écrivains de toujours, 1975.
- CAMUS, Albert, "Prométhée aux Enfers" (1947), dans *Noces* suivi de *L'Été* (1954). Paris : Gallimard, 1959, 119-124.
- DURRELL, Lawrence, *Caesar's Vast Ghost. Aspects of Provence* (1990). London : Faber and Faber, 2011.
- , *L'Ombre infinie de César. Regards sur la Provence*. Paris : Gallimard, 1994.
- FORSDICK, Charles, "De la plume comme des pieds : The Essay as a Peripatetic Genre", *The Modern Essay in French : Movement*,

- Instability, Performance*. Ed. Charles, Forsdick, Andrew Stafford. Berne : Peter Lang, 2005, 45-59.
- HERBERT, Zbigniew, *Le Labyrinthe au bord de la mer* (1998). Paris : le Bruit du temps, 2011.
- LACARRIÈRE, Jacques, *Promenades dans la Grèce antique* (1967), dans *Méditerranée*. Paris : Robert Laffont, 2013, 283-521.
- , *L'Été grec* (1976), dans *Méditerranée*. Paris : Robert Laffont, 2013, 529-866 (EG).
- , *En cheminant avec Hérodote* (1981), dans *Méditerranée*. Paris : Robert Laffont, 2013, 5-277.
- , "Entretien avec Kadhim Jihad" (1997), *Méditerranée*, Paris : Robert Laffont, 2013, 525-527.
- , *Dictionnaire amoureux de la Grèce*. Paris : Plon, 2001.
- , *À l'orée du pays fertile : œuvres poétiques complètes*. Paris : Seghers, 2011.
- LANGLET, Irène, "L'essai et le discours du savoir. Ambiguïté d'une contestation", *Cahiers Diderot, Censures et interdits*. Eds. Baillaud, Bernard, Jérôme de Gramont, Denis Hüe. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 1997, 27-44.
- MIZÓN, Luis, *Lacarrière. Le sacré bricolage de l'esprit*. Paris : Jean Michel Place, 2004.
- , "Éloge du bon à rien", *Hommage à Jacques Lacarrière. Durrell et Lacarrière, rencontre au bord du Styx*. Eds. Alexandre-Garner, Corinne, Christiane Sérís. Nanterre : Presses Universitaires de Paris 10, 2008, 33-37.